

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conn et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 23 novembre 1909. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centgrade

Dans l'Attente.

La question "Nicaraguaise", sans perdre de son intense intérêt, est, depuis un jour ou deux, dans une période d'accalmie: le gouvernement des Etats-Unis, comme on le sait, a demandé à Zelaya des explications complètes sur l'exécution de deux Américains... Le Secrétaire d'Etat, M. Knox, est un esprit réfléchi qui veut bien indiquer au redomont président du Nicaragua le châtiement qu'il mérite; mais avant cela, il veut se bien renseigner sur l'incident, connaître toutes circonstances qui l'ont entouré, afin de ne pas commettre une erreur dont les conséquences seraient très regrettables.

M. Knox recouvre d'un moment à l'autre les renseignements qu'il a demandés au vice-consul Calder à Managua. En attendant, son attitude est d'une irrédoublable fermeté et d'une correction parfaite: il a refusé de recevoir M. Felipe Rodriguez, le Chargé d'Affaires du Nicaragua qui, parait-il, s'était présenté à son bureau avec l'espoir de causer avec lui de l'incident qui menace de causer une rupture des relations amicales entre son gouvernement et celui de M. Knox.

M. Rodriguez n'a guère été plus heureux dans les démarches qu'il a faites auprès d'autres fonctionnaires du gouvernement après avoir vu la porte de M. Knox lui rester fermée. Il s'est présenté au bureau du sous-secrétaire Wilson; là aussi il s'est heurté à une porte close, et enfin a essayé de se faire recevoir par M. Adee avec non plus de succès.

M. Adee reçut la carte du Chargé d'Affaires du Nicaragua et lui fit faire un pied de grue si long qu'il comprit que sa visite ne serait nullement agréable.

Les employés des divers bureaux où Rodriguez s'est présenté n'ont pas dissimulé le mécontentement que leur causait l'opportune visite du représentant de Zelaya; Rodriguez ignore donc que c'est par la voie diplomatique que se règle le différend qui fait naître l'exécution de Grace et de Cannon.

M. Knox est un maître-homme; il possède toutes les quali-

tés qui font l'homme d'Etat: la sagacité, la prudence, la fermeté. Si Zelaya a cru qu'il allait jouer au Nicaragua le rôle qu'a joué Castro au Venezuela, il s'est grossièrement trompé: les hommes se suivent et ne se ressemblent pas. Pendant longtemps, l'étoile de Castro a brillé, l'a protégé; mais est venu le jour où elle a pâli, où elle a cessé de guider l'entrepreneur potentiel et alors est arrivée la culbute.

Combien d'hommes ne voyons-nous pas perdre toute notion de justice en arrivant au pouvoir, combien échappent à sa gravité, et cependant l'histoire est là qui leur crie sans cesse: oasez-vous! En attendant les explications qu'il a demandées à son représentant à Managua, le gouvernement américain fait les préparatifs voulus pour envoyer quatre cents marins dans la zone du Canal de Panama au Nicaragua même. Cet envoi sera suivi d'autres envois, s'il en est besoin; cela dépendra de la tournure que prendront les choses.

M. Knox a reçu l'assurance des officiers de la marine que la flotte est prête à répondre au premier commandement qui lui viendra du ministère de la Marine. Ceux qui connaissent le Secrétaire d'Etat affirment que Zelaya est dans de mauvais draps: qu'il a affaire à forte partie et que du choc qu'il lui faudra subir, il pourrait sortir brisé.

ATTQUES DE DILIGENCES.

Les apaches manquaient-ils d'imagination et leurs nouveautés seraient-elles rétrogrades? Ils viennent d'attaquer la diligence de Riez, tout comme eussent fait leurs ancêtres il y a cent ou cent cinquante ans? Il est vrai que, pour paraître plus modernistes, ils ont récemment pillé le train de Caronnes à Marseille. Après tout, il y a peut-être un peu d'atavisme dans leur cas. Leurs ancêtres provençaux ont réusé jadis, dans une région voisine de Riez et de Carnoules, à se couvrir de gloire. Gaspard de Besse, à la fin du dix-huitième siècle, était un brigand à principes: il en voulait aux voitures. Carriers de Rome, carrosses de gentilshommes et chaises de poste de traitants, berlines ou cabriolets, fourgons ou guinguettes, paniers ou charrettes, tous et toutes lui payaient un tribut régulier. Il était devenu le roi de la route. Son donjon était l'Estérel et son jardin, le maquis. On voit encore au mont Vinaigre, la grotte qu'il honorait de sa confiance. Les pauvres voyageurs s'associaient pour résister mieux: ils formaient des caravanes, ils louaient des archers. Ils mettaient la marchandise sur les dents. C'était peine inutile. Et quand Gaspard de Besse, en 1779, fut enfin pris, quand il fut condamné le 9 juin 1780 à la roue, sur la place du marché à Draguignan, il se rit de ses geôliers et leur glissa entre les mains. Il s'évada. Débarassé des grandes choses, il était homme à faire une mort édifiante.

Sitôt que Napoléon eut rétabli l'ordre en France et pacifié les grands chemins, il n'y eut plus guère, en 1804 et 1805, que deux attaques de diligences, chaque semaine. C'était au lieu de la sécurité.

Ces faits ont été publiés l'an passé par M. Ernest d'Hauterive, sur "la Police secrète du premier empire", nous permettent de suivre jour par jour, entre juillet 1804 et juillet 1805, les émotions réservées aux voyageurs. Les brigands avaient, à l'occasion, beaucoup de tenue. Le chef d'une petite bande, qui attaqua, près de Montélimar, le courrier de Lyon à Marseille était correctement sanglé dans une redingote. D'autres savaient le prix de la modestie et se masquaient. Quelques-uns étaient des sentimentaux et ne voulaient opérer que sous le regard de leurs femmes. Ceux qui arrêtaient la maille de Paris à Toulouse étaient des ironistes

et emportés se manifesta dans un torrent d'injures contre cet amant qui n'aurait bien découvert, dit-il, en arrachant le nom à ses complices elle-même. Il se répandit en menaces, en serments de représailles et de violence, et cette explosion fut telle que Paul Tavernier, après l'avoir provoqué, éprouva le besoin de le calmer. — Il faut attendre, s'assurer, insinua-t-il. Te as tort. Après tout nous ne savons rien de précis. Tu n'es en encore qu'aux présumptions. Sois adroit, prudent... Prends patience! C'est la vertu des forts. Il y a sa seroret. Tu le découvras! Aussel mariage était trop beau! Une femme idéale, car elle l'est, merveilleuse, éblouissante! — une jolie fortune, une maison parfaite, tu serais trop heureux s'il n'y avait pas quelque revers à la médaille! Sois politique! Rien de certain encore, donc rien de perdu! Il conclut: — Avec moi tu n'as pas à redouter de surprise ni d'indiscrétion. Qu'est ce que j'ai su! Une espèce de philosophe, de Diogène de Chéronée, bourgeois et sans lassitude, et je passai mon temps à étudier ses amusements du monde que je voudrais connaître. Il n'est pas beau, mais il faut le prendre tel qu'il est. Profite en attendant de tes avantages, jouis de tes droits de mari qui sont assez coquets! Et patience!

et soutenaient que piller des voitures publiques était un excellent moyen de gagner des indoligences. Certains voyageurs étaient quel que peu suspects: et l'on se demandait si l'attaque d'une voiture, près de Verneuil, dans l'Enre, n'était pas le fait de ceux qu'elle portait. Ailleurs, les postillons justifiaient quelques soupçons. Entre Luc et Viduban, l'un des coupables, ce fut le cheval du gendarme qui, dès le premier coup de feu, entraîna son maître très loin. Près de la frontière italienne, un autre gendarme, comme de disparaître par les brigands, mit une grande docilité à obéir. Sur la route de Lambesc, un seul bandit, en faisant mine d'appeler ses complices, dévalisa sans nul danger, pour lui, tout un groupe de voyageurs.

Un petit chef d'œuvre, en ces matières, ce fut le tour de main exécuté, en mars 1805, à un quart de lieue d'Aix, contre "la carriole d'Avignon." Il était quatre heures du matin. Un seul homme, armé d'un fusil, se posta en travers de la route. Il fit signe de descendre au postillon, au conducteur, aux quatre voyageurs. Tous obéirent. Il ajouta: "J'ai besoin de cent louis. Chaque de vous, se couche à terre." Tous s'étendirent. Tandant un postillon son chapeau, il dit: "Fais la quête et vite!" Le conducteur offrit 21 fr.: un voyageur, 25 louis; les autres ce qu'ils purent: à défaut de monnaie, ils présentèrent divers objets et payèrent en nature. La collecte achevée, conclut le rapport de gendarmerie, le brigand autorisa la carriole à continuer sa route.

G. DEJON-FERRIER.

On truque tout!

Verrons-nous bientôt arriver les cents artificiels que certains pays exportent en Chine. Le jeune est fait de farine, de maïs, d'amidon, d'huile et d'autres ingrédients. Il est ensuite enrobé d'albamine qui forme le blanc, le tout, après avoir été enveloppé d'une légère pellicule, est reconvert d'une coquille un peu épaisse en écaille de gypse. L'ensemble a toutes les apparences de l'œuf naturel. D'autre part on annonce l'apparition du "cigare en papier," fabriqué avec des feuilles de papier trempées dans du jus de tabac; puis, après séchage, découpées à l'emporte-pièce, façonnées à la presse en feuilles de tabac avec toutes leurs nervures, et enfin roulées en cigares.

Hallo! Hallo!

La France possède 194.159 appareils téléphoniques, soit 1 pour 180 habitants. La Russie reste loin derrière elle avec 1 appareil pour 1.322, tandis que l'Angleterre avec 1 pour 77, l'Allemagne avec 1 pour 71, et surtout le Danemark 1 pour 38 et la Suède 1 pour 33, la pré-cédent de beaucoup. D'ailleurs elle pourra peut-être bientôt les progrès du téléphone s'accroître par l'application des ondes hertziennes. Récemment on a pu communiquer par le téléphone sans fil de Toulon à Port-Vendres (240 kilomètres) sans perdre un mot.

Plante gazogène.

Un professeur de chimie à l'université de Kansas a découvert que le cotonnier, croissant dans cette région en grande quantité, dégage un gaz combustible analogue au gaz d'éclairage. Ce gaz doit contenir une grande proportion d'hydrogène. Cette découverte, fort curieuse au point de vue scientifique, ne semble pas devoir présenter un intérêt au point de vue industriel.

Avocat condamné pour vente de whiskey.

Nashville, Tenn., 23 novembre.—Robert Lee Centilli, un des avocats les mieux connus de

Nashville, a été reconnu coupable de vente illicite de whiskey et condamné à trente jours de détention dans la prison de Lebanon.

Le "Nourmahal" est retrouvé.

New York, 23 novembre.—Le capitaine du vapeur "Henry Luckenbach", de la ligne Insular, arrivé ce matin de Porto Rico, rapporte que le yacht "Nourmahal", du colonel John J. Astor, est arrivé le 14 novembre à San Juan et qu'il se trouvait encore dans ce port le 17 novembre.

Tout le monde était bien à bord du yacht. Le colonel Astor avait l'intention de poursuivre sa croisière dans les Antilles et de visiter quelques ports cubains avant de regagner le nord.

Avez-vous un criminel.

Galion, Ohio, 23 novembre.—Un individu du nom d'Edward Bachman sur lequel pèse une accusation de cambriolage, a avoué aujourd'hui avoir commis un double meurtre à Gulfport, Miss., dans le courant du mois d'octobre 1905, pendant la représentation d'un cirque.

Cette information a immédiatement été communiquée aux autorités de Gulfport qui ont répondu qu'en effet dans la nuit en question l'agent de police Lee Varnado et un nommé Laun Sealy avaient été trouvés assassinés près de la tente d'un cirque, mais que les poursuites avaient été abandonnées car après enquête la police était arrivée à la conclusion que les deux hommes s'étaient tirés dessus en se prenant mutuellement pour des voleurs.

Les aveux de Bachman auront probablement pour effet de rouvrir cette affaire qui paraissait définitivement classée.

THEATRES.

TULANE.

"Othello" a été joué hier soir au Tulane et M. Mantell a répété ses succès des soirées précédentes en rendant à la perfection le rôle d'Othello.

Les représentations données par cet excellent artiste et la très bonne troupe qui le seconde sont très suivies, et il en sera probablement de même jusqu'à la fin de la semaine. Aujourd'hui en matinée "Roméo et Juliette"; ce soir "King Lear".

CRESCENT.

Al. H. Wilson qui tient le rôle principal dans "Metz in Ireland", une joyeuse comédie musicale, n'a jamais été en possession plus complète de son talent. Comme comédien et comme chanteur il n'a pas de supérieur. En outre il choisit avec beaucoup de goût ses chansons qui deviennent très rapidement populaires. En matinée demain.

ORPHEUM.

Le programme de vaudeville qu'offre l'Orpheum cette semaine est très varié, mais au point de vue de la valeur des numéros et de leur exécution il est uniformément bon. Chanteurs, danseurs, acrobates, etc. rivalisent d'entrain et de talent et sont bruyamment applaudis.

Les tableaux vivants de Paul Seldon font bien exécutés, sont très admirés. C'est un succès de plus à noter pour le théâtre de la rue St Charles.

THEATRE DE L'OPERA.

Musique ancienne et musique nouvelle—Faust.

Plus notre saison lyrique se poursuit-elle et plus s'affirme la valeur de la troupe de M. Layolle, plus aussi sont éclatants ses succès.

Il est certain que le public tient compte des conditions dans lesquelles se mène à la Nouvelle-Orléans une exploitation théâtrale. Nous voulons un répertoire varié qui comprenne les chefs-d'œuvre de l'école ancienne et ceux de l'école nouvelle, et grande est notre exigence, car nous demandons aux interprètes de ces œuvres l'irréprochable correction ou plutôt la perfection.

Ceux qui suivent avec quelque attention le mouvement musical comme le mouvement littéraire, savent que dans l'un et l'autre des domaines l'évolution est constante.

Berlioz, Weber, Beethoven, Mendel-hon, Meyerbeer, Gounod ont donné à l'harmonie une considérable extension. De cette précieuse et inépuisable source, il ont tiré des richesses que ne semblaient pas soupçonner d'autres compositeurs célèbres.

Si imagine-t-on l'étonnement de l'auteur de la "Dame Blanche", qui revenait à la vie et entendait la musique Wagnérienne. Loin de nous, n'est-ce pas? la pensée de contester la très haute valeur de la catégorie de ces esprits hardis et novateurs qui, s'ils s'écartent de la manière de leurs aînés, de leurs traditions, font néanmoins avancer l'art.

Tout en étant ce que nous appelons un outrancier de l'harmonie, Wagner n'en a pas moins des inspirations mélodiques. Ses mélodies, on le reconnaît, traversent à peine ses œuvres; ne fait-il pas en cela ce que faisait Saturne de ses enfants: il les dévore; il les étouffe à leur naissance.

Nous nous livrons aux observations qui précèdent pour faire ressortir l'immense difficulté qu'ont à vaincre, quand ils y parviennent, les imprésaris de nos jours pour grouper, dans un cadre relativement restreint, des sujets capables d'attirer tous les répertoires, d'interpréter toutes les écoles et d'y remporter des succès.

Avec un budget qui n'est pas absolument Rockefeller ou Carnegie, un formateur de troupe, distingué, doit nous en amener un se rapprochant autant que possible de la perfection; une troupe dont les forts ténors puissent nous chanter, aujourd'hui, "Robert le Diable, Roland à Roucevaux" et des opéras de cette facture qui exigent une voix puissante, claironnante, et demain, passer au répertoire dit: de traduction qui demande moins de poumons, mais du style, de l'art dans le chant, des coloristes, des pastellistes.

Si donc au lieu d'avoir deux forts ténors comme en M. Layolle, il en avait quatre ou cinq, il lui serait pas malaisé de nous servir chaque soir de spectacle un régala sur lequel ne retrouveraient pas le nez les gourmets les plus délicats.

Ce que nous disons ici des ténors est également vrai pour les autres chanteurs, mais le ténor semble être l'artiste que les compositeurs ont cherché à la plus tarabuster; on croirait entendre crier les compositeurs à leurs interprètes, au bout de chaque phrase qu'ils ont écrite: casse-cou!

La nature qui n'a pas les mêmes prodigalités pour tous, a

Ne négligez pas une toux qui traîne en vous livrant à des expériences. Prenez Le Baume d'Allen Pour les Poumons et le soulagement suivra certainement. Il guérit la toux, les rhumes, les maux de gorge ou les inflammations des bronches les plus obstinées. Chez tous les Fournisseurs DAVIS & LAWRENCE CO. N. O.

Conférence en Français du Mercredi au Collège Newcomb.

Dans la conférence qui fut faite après midi à 4 heures, au Collège Newcomb, sur la "Renaissance littéraire", M. Bézat de Bordes, professeur de langues romanes, passera du réveil littéraire dont Frédéric Mistral, l'auteur de "l'Immortel Mirieu", fut l'initiateur et l'apôtre. Après avoir rappelé de quel élan fut fondé le "Félibrige" et montré l'importance de ce mouvement aussi bien que littéraire que confédérateur fera ressortir la part que Mistral a prise à l'œuvre de Mistral, et passera en revue quelques-unes des œuvres poétiques recueillies en langue d'oc.

Mort subite.

Chas McDonald, âgé de 47 ans est mort subitement en sa demeure, rue Dauphine, hier après-midi vers quatre heures. Le coroner a fait l'autopsie.

FRACTURE.

Mme Augusta Bonhagen, âgée de 77 ans, en descendant les escaliers en sa demeure rue St-Charles, hier matin, est accidentellement tombée fracturant la tibia de sa jambe droite. Elle a été transportée à l'hôpital.

L'ABELLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes: Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE: Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00 par an; 6 mois: \$1.25; 3 mois: \$0.75.

EDITION QUOTIDIENNE: Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00 par an; 6 mois: \$1.25; 3 mois: \$0.75.

EDITION HEBDOMADAIRE: Pour les Etats-Unis, port compris: \$0.50 par an; 6 mois: \$0.30; 3 mois: \$0.15.

EDITION DU DIMANCHE: Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent y abonner doivent en payer aux marchands.

Procès en dommages. Le procès en dommages intenté par Mme Frank P. Bessaudin à la New Orleans Railway and Light Company a été jugé hier par la Cour de Circuit. Le jury a rendu un verdict en faveur de Mme Bessaudin lui allouant une somme de 3,000 dollars.

LE POIDS D'UNE FAUTE. Le tilbury qui appartenait à l'Orfranier, le sieur maison de Villegier, Paul Tavernier et le domestique de Georges Dufresne, flâta d'une vitesse déconcertante. Depuis cinq à six kilomètres, il avait dépassé Orfranier et déjà les deux voyageurs distinguaient dans la nuit les mêmes ombres de fatales qui accompagnent le châteaun d'Angeville, lorsque Paul Tavernier qui tenait les rênes tantit la marche de l'insatiable jument.

Et aussitôt il s'objecta: — Non, c'est vraisemblable. Autrement il eût offert lui-même son royal cadeau à la mariée. Le domestique observa: — Peut-être bien que c'est M. le comte qui est là.

— L'officier de chasseurs? — Sans doute, M. Jacques. Un voyage ne l'embarrasse pas... — Mais le régiment? dit Paul Tavernier pour faire parler son compagnon. — Le régiment! Ça ne doit pas le gêner beaucoup. Quand on s'appelle le comte d'Angeville, n'obtient-on pas des permissions comme on veut?

— C'est un bon cavalier, le lieutenant? — Je vous crois. Je ne vous en gênerais pas à faire un pari avec lui, sauf le respect que je vous dois. Les trois quarts du temps, pour entrer ou pour sortir, il ne se fait point ouvrir les barrières. Il saute par-dessus. Un gillard qui n'a pas peur pour sa peau. Il court dans les stables, à preuve qu'il a failli se tuer un jour parce qu'un de ses camarades a calbute devant lui. Et deux comme me fille! Tous les fermiers et les domestiques étaient dans la consternation. Trop peu comme lui mon cher monsieur! Les d'Angeville, c'est de bonnes gens et

Feuilleton DE L'ABELLE DE LA N. O. DEUX PASSIONS GRAND ROMAN PAR CHARLES MEROUVEL PREMIERE PARTIE MARIAGE DE CONVENANCES SOIR DE NOCES (Suite.) La violence de son caractère et de sa nature de rastre brutal

et emporté se manifesta dans un torrent d'injures contre cet amant qui n'aurait bien découvert, dit-il, en arrachant le nom à ses complices elle-même. Il se répandit en menaces, en serments de représailles et de violence, et cette explosion fut telle que Paul Tavernier, après l'avoir provoqué, éprouva le besoin de le calmer. — Il faut attendre, s'assurer, insinua-t-il. Te as tort. Après tout nous ne savons rien de précis. Tu n'es en encore qu'aux présumptions. Sois adroit, prudent... Prends patience! C'est la vertu des forts. Il y a sa seroret. Tu le découvras! Aussel mariage était trop beau! Une femme idéale, car elle l'est, merveilleuse, éblouissante! — une jolie fortune, une maison parfaite, tu serais trop heureux s'il n'y avait pas quelque revers à la médaille! Sois politique! Rien de certain encore, donc rien de perdu! Il conclut: — Avec moi tu n'as pas à redouter de surprise ni d'indiscrétion. Qu'est ce que j'ai su! Une espèce de philosophe, de Diogène de Chéronée, bourgeois et sans lassitude, et je passai mon temps à étudier ses amusements du monde que je voudrais connaître. Il n'est pas beau, mais il faut le prendre tel qu'il est. Profite en attendant de tes avantages, jouis de tes droits de mari qui sont assez coquets! Et patience!

Nous chercherons et nous trouverons. Après tout, le conseil n'était pas mauvais à suivre. Georges Dufresne le trouvait bon parce qu'il conciliait ses désirs de revanche avec les autres. Il répéta à diverses reprises: — Soit, mais tu m'aideras! — Sans doute. A ton service, mon bon! — Si elle m'a trompé, malheur à elle et malheur à lui! Mais où est-il? — Paul Tavernier prenait un malin plaisir à entretenir l'irritation de son ami, à l'agaciller. — Il ricane: — Malheur à elle, je ne dis pas. C'est une femme et tu seras le plus fort, mais malheur à lui, c'est une autre affaire. Et d'abord il faudrait le connaître. — Je le connaîtrai! — Tu es une chance, c'est que nous serons deux contre lui. Le mari se répondit pas. Il ramena son ami sur communs, le regarda monter en voiture et dit, en lui donnant la main: — Va dormir et à demain! — A demain. Il erra un instant dans le parc, les yeux fixés sur les lambris de la chambre où il s'était promis tant de joies. Et soustrait à la sèfante influence de son mauvais génie, il se demandait en songeant à la limpidité des regards de Suzanne, à sa franchise qui relatait pour

ainsi dire dans ses paroles, dans ses yeux et dans tout son être. — Elle me trompe! "elle", fause, perfide et sans amour, est-ce possible? Et il se reprérait à douter de toutes ses forces. Des ombres allaient et venaient entre le lit et les fenêtres de la malade. Il se décida à monter chez elle et frappa à la porte. Ce fut la présidente qui lui ouvrit. Il prononça doucement un nom: — Suzanne! — Vous pouvez le voir. — Comment va-t-elle? — Mal! Elle dort d'un sommeil de plomb. Le docteur, avant de partir, lui a fait prendre une potion. — Que dit-il? — Rien. Il est très inquiet. Il faut attendre. — Il reviendra? — Demain, dès le matin, cette nuit peut être. — Pourquoi n'est-il pas resté alors? — Il a besoin de certain objets et il va les chercher. Le mari s'approcha du lit et souleva les rideaux. Suzanne dormait en effet, mais d'un sommeil maladif et agité. Ses beaux cheveux épars sur l'oreiller entoutraient son pâle visage d'une ombre angoissée, aux reflets dorés; ses traits paraient la souffrance; des plaintes

confuses s'échappaient de ses lèvres; ses mains semblaient de cirer sur la soie rouge de la couverture et par moments se tordaient en un spasme soudain. Georges Dufresne demeura un instant en contemplation devant elle. En face de cette tête admirable, et souffrante, une compassion qu'il n'était pas libre de répondre entra dans son âme et apaisa sa colère. Il demeura longtemps auprès d'elle. Dans un grand fauteuil, la bonne madame Désaubiers avait fini par s'endormir elle-même, épuisée de lassitude. Lorsque les premières lueurs de l'aube blanchirent les fenêtres de la chambre de Suzanne, son mari était encore assis à son chevet. Elle ouvrit les yeux et, en le reconnaissant, elle eut un angélique regard et murmura: — Je vous cause beaucoup de peine... Pardon! Il répondit avec un reste de ressentiment, mais en essayant de le dissimuler sous une ombre de sourire: — Pardoe!... Seriez-vous donc comblée? Elle secoua la tête et ferma les yeux. Il entendit murmurer comme dans un songe: — Comblée, non, mais bien malheureuse! Et elle retombe dans son som-

meil qui ressemblait à une agonie. LE POIDS D'UNE FAUTE. Le tilbury qui appartenait à l'Orfranier, le sieur maison de Villegier, Paul Tavernier et le domestique de Georges Dufresne, flâta d'une vitesse déconcertante. Depuis cinq à six kilomètres, il avait dépassé Orfranier et déjà les deux voyageurs distinguaient dans la nuit les mêmes ombres de fatales qui accompagnent le châteaun d'Angeville, lorsque Paul Tavernier qui tenait les rênes tantit la marche de l'insatiable jument. Et aussitôt il s'objecta: — Non, c'est vraisemblable. Autrement il eût offert lui-même son royal cadeau à la mariée. Le domestique observa: — Peut-être bien que c'est M. le comte qui est là. — L'officier de chasseurs? — Sans doute, M. Jacques. Un voyage ne l'embarrasse pas... — Mais le régiment? dit Paul Tavernier pour faire parler son compagnon. — Le régiment! Ça ne doit pas le gêner beaucoup. Quand on s'appelle le comte d'Angeville, n'obtient-on pas des permissions comme on veut? — C'est un bon cavalier, le lieutenant? — Je vous crois. Je ne vous en gênerais pas à faire un pari avec lui, sauf le respect que je vous dois. Les trois quarts du temps, pour entrer ou pour sortir, il ne se fait point ouvrir les barrières. Il saute par-dessus. Un gillard qui n'a pas peur pour sa peau. Il court dans les stables, à preuve qu'il a failli se tuer un jour parce qu'un de ses camarades a calbute devant lui. Et deux comme me fille! Tous les fermiers et les domestiques étaient dans la consternation. Trop peu comme lui mon cher monsieur! Les d'Angeville, c'est de bonnes gens et

Ce fut un trait de lumière pour l'avocat. — Le marquis d'Angeville est-il donc à sa propriété? demanda-t-il. Et aussitôt il s'objecta: — Non, c'est vraisemblable. Autrement il eût offert lui-même son royal cadeau à la mariée. Le domestique observa: — Peut-être bien que c'est M. le comte qui est là. — L'officier de chasseurs? — Sans doute, M. Jacques. Un voyage ne l'embarrasse pas... — Mais le régiment? dit Paul Tavernier pour faire parler son compagnon. — Le régiment! Ça ne doit pas le gêner beaucoup. Quand on s'appelle le comte d'Angeville, n'obtient-on pas des permissions comme on veut? — C'est un bon cavalier, le lieutenant? — Je vous crois. Je ne vous en gênerais pas à faire un pari avec lui, sauf le respect que je vous dois. Les trois quarts du temps, pour entrer ou pour sortir, il ne se fait point ouvrir les barrières. Il saute par-dessus. Un gillard qui n'a pas peur pour sa peau. Il court dans les stables, à preuve qu'il a failli se tuer un jour parce qu'un de ses camarades a calbute devant lui. Et deux comme me fille! Tous les fermiers et les domestiques étaient dans la consternation. Trop peu comme lui mon cher monsieur! Les d'Angeville, c'est de bonnes gens et